

en s'adressant à des hommes capables d'entraîner la masse du parti libéral. Mais les négociations et les pourparlers paraissent n'avoir eu aucun résultat jusqu'à présent. Les libéraux ardents disent qu'une fusion n'aurait d'autre effet que de sauver le parti conservateur à Québec et de tuer le parti libéral à Ottawa. Les libéraux modérés croyant que des élections décimeraient leur parti, seraient en faveur d'une fusion faite honorablement dans un but patriotique et avec un programme bien défini. Ils sont d'opinion qu'un grand intérêt national ou politique peut seul faire excuser les coalitions.

* *

Le fameux Parnell est enfin venu à Montréal et il a parlé mardi soir au théâtre royal en présence d'un auditoire peu nombreux, mais enthousiaste. C'est un homme jeune encore, grand, mince et blond, d'une figure agréable et distinguée. Rien dans son extérieur comme dans son langage ne déceit l'orgueil, la violence du caractère ou l'exagération de l'esprit. Il n'a rien du démagogue, ce n'est pas même un tribun; c'est un orateur parlementaire à l'esprit élevé, à la parole élégante et classique. Il parle lentement, avec poids et mesure, surveille constamment sa pensée et son langage et s'adresse à la raison plutôt qu'aux passions de son auditoire. Il est digne de la confiance des Irlandais et de l'estime des amis de la justice et de la liberté.

Riche et protestant, on ne peut l'accuser d'être guidé par l'intérêt personnel ou le fanatisme religieux. Non, comme Grattan et plusieurs autres agitateurs irlandais qui étaient eux aussi protestants, il doit être mu par de nobles motifs et veut que justice soit rendue à l'Irlande. Il a dit avec raison, mardi soir, que les Irlandais avaient bien le droit comme les autres nations de chercher à améliorer leur sort et à trouver les moyens de ne pas mourir de faim dans un des pays les plus riches et les plus fertiles du monde. Il a rappelé que partout en Allemagne, en France et au Canada on avait réussi à abolir le système féodal, et il a demandé pourquoi seule l'Irlande ne pourrait s'en débarrasser. Il a dit avec éloquence que la famine n'était pas naturelle en Irlande puisque dans le temps où on y meurt de faim, des navires partent tous les jours, chargés de grains et de farine pour l'Angleterre. Tout pour le propriétaire, pour le grand seigneur qui dépense à Londres et dans les autres grandes capitales de l'Europe le fruit des sueurs et des travaux du pauvre Irlandais.

« Soyez sûrs, a dit M. Parnell en terminant, que ce système odieux touche à sa fin, qu'il n'y aura plus de famines artificielles en Irlande; l'agitation commencée ne s'arrêtera pas avant que le mal qu'elle a pour but de détruire n'ait cessé d'exister. »

Inutile de dire qu'on l'a applaudi à tout rompre. Il fallait voir cela : on battait des mains, on frappait des pieds, on criait, il y en avait qui pleuraient, les femmes agitaient leurs mouchoirs; l'enthousiasme ne savait comment se manifester.

On eut la preuve à la fin de la soirée que ces démonstrations étaient sincères. Après l'adoption de plusieurs résolutions et des discours éloquents prononcés par M. M. Curran, Quinn et autres, M. Parnell dit qu'il ne voulait pas partir sans donner aux Irlandais de Montréal l'occasion de prouver, séance tenante, leurs sympathies pour la cause de l'Irlande, en ajoutant quelque chose à ce qu'ils avaient déjà donné.

Une souscription fut organisée sur le champ et on se mit à jeter des cinq, des dix, des vingt et des cinquante piastres aux pieds de M. Parnell. Dans l'espace d'une heure il recueillit mille piastres. Et pourtant la plupart de ceux qui donnaient n'étaient pas riches! Les Irlandais ont bien des défauts, mais avouons qu'ils ont de belles qualités, qu'ils ont de l'intelligence et du cœur.

Dans le cours de l'après-midi, Parnell avait reçu d'Angleterre une dépêche lui annonçant que le parlement anglais était sur le point d'être dissous et lui deman-

dant de partir par le prochain steamer. En effet, le lendemain il partait pour jouer un rôle éclatant dans la grande lutte électorale qui se prépare dans la Grande-Bretagne.

L.-O. DAVID.

LA LANGUE FRANÇAISE ET LES ANGLICISMES

La critique est aisée et l'art est difficile. C'est le cas de le dire.

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt nos écrivains dans la lutte où ils se sont engagés depuis quelque temps. Rien d'édifiant comme leur modestie. S'il arrive à quelqu'un d'entre eux de se déclarer infailible, croyez qu'il n'y a là ni prétention ni amour propre, c'est tout simplement un moyen connu de donner plus d'autorité à sa doctrine.

Cette irruption violente de la petite critique—je veux dire de celle qui porte sur les mots—dans le domaine du journalisme, voire même du simple compte-rendu, n'est pas sans produire d'excellents résultats. Par exemple, le mot *président* à presque définitivement détrôné celui d'*orateur*. Encore une poussée dans cette voie, et, par crainte de heurter quelque expression soupçonnée venir de l'anglais, nous en arriverons à défigurer entièrement le sens de nos institutions. Périasse l'idée, si Bescherelle, écuyer, et monsieur Larousse ne l'autorisent. Quant à moi pour avoir suivi les savants épiluchements de C. T. Patent, de C. C. Rhieux et autres initiés de l'ordre du dictionnaire, je flaire maintenant tout comme un autre un anglicisme à deux pages de distance.

La croisade commencée dans la *Patrie*, poursuivie avec tant d'éclat par l'un des rédacteurs du *Canadien*, et qui menace de s'éterniser dans les colonnes de *L'Opinion Publique*, ne m'a pas seulement instruit dans l'art difficile de mettre à propos écuyer à la place de monsieur et monsieur à la place d'écuyer, j'y ai trouvé matière à d'intimes réflexions sur notre littérature et nos littérateurs.

Quiconque a étudié, sans parti pris, le caractère de notre littérature, a dû se convaincre bien des fois que la connaissance approfondie de la langue française n'est pas ce qui recommande nos hommes de lettres. A peine peut-on hasarder deux ou trois exceptions.

Mais comme il arrive dans toute circonscription électorale où candidats et électeurs sont à peu près d'égale force, chacun de nos littérateurs veut devenir candidat. Quelle qualité faut-il pour cela, construire? Nenni. Détruire. L'on n'a garde de s'attaquer aux réputations solidement établies, il faut pour cela autre chose que du toupet; en revanche l'on se rue sur les articles de journaux. A cette besogne qui n'est guère difficile dans aucun pays, les plus pauvres sires sont généralement les plus âpres à la curée.

M. Tardivel a cru sauver le pays en criant sur les toits: l'anglicisme voilà l'ennemi! M. Tardivel n'a pas même le mérite de l'invention de son cri. Ce cri avait été jeté au Canada à plusieurs reprises par des gosiers plus autorisés que le sien. Il n'aurait pas non plus le mérite de son pamphlet, à en croire un de ses contradicteurs: sa brochure ne serait qu'un plagiat du *Manuel des expressions vicieuses* de M. Fabien Gingras d'Ottawa.

Même en parlant des trouvailles de M. Tardivel, l'on peut donc dire: rien de nouveau sous le soleil!

Au demeurant, à quoi aboutit l'alarme donnée par M. Tardivel? A tromper l'esprit public, à lui donner le change.

Sans doute la plupart de nos littérateurs tombent dans des fautes étranges. Écrivant à la diable, comme font nos journalistes et nos traducteurs de dépêches, ils laissent un certain nombre d'anglicismes se glisser sous leur plume.

Mais est-ce là ce qui pe d notre littérature?

Lisez les revues d'Europe, les premiers-Paris, les chroniques à la mode, les œuvres de Jules Verne et de maint autre écrivain en vogue, vous y trouverez une fourmi-

lière d'idiotismes de tout genre et pris chez tous les peuples, dont rougiraient nos folliculaires canadiens et devant lesquels l'austère M. Tardivel se voilerait la face. Et cependant ces écrivains-là passent pour les meilleures plumes de la France contemporaine. Qu'ont-ils de mieux que la plupart de nos littérateurs canadiens? Le style, messieurs, le style.

La grammaire, la syntaxe, l'emploi discret de la période, le génie de la langue, enfin, voilà ce qui fera l'éternel désespoir de nos épilucheurs de mots.

Au lieu de se ruer uniquement sur les expressions entachées d'anglicisme, il vaudrait mieux, je crois, s'occuper un peu plus de syntaxe.

L'un des correspondants de la *Patrie*, dans un mouvement de passion politique—*facit indignatio versum*—a mieux fait. Il a attaqué la phrase. C'est là qu'il faut chercher la racine du mal. Tant que nous ne connaissons pas l'emploi du *que* relatif, la place que doit occuper une incidente, tant que nous ne saurons pas ciseler une phrase et lui donner cette coupe, cette forme française que nous admirons chez les maîtres, à quoi nous sert d'être farcis de terminologie? Apprenons d'abord notre langue, et nous deviendrons *terminologues* par surcroît.

Au reste, parce qu'il a pris fantaisie aux Parisiens d'adopter le mot anglais *skating rink*, je ne vois pas en quoi nous sommes si blâmables de dire rond à patiner; un char-dortoir me plaît tout autant qu'un *wagon-dortoir*, et *tramway*, pour avoir vu le jour à Paris, ne fera jamais fortune chez les amateurs d'euphonie.

Vous voyez que les Français, chez eux, ne se gênent guère pour emprunter à l'étranger les mots qui leur manquent, et souvent ceux qui ne leur manquent pas. S'il faut être serviles imitateurs des Parisiens, soyons-le jusqu'au bout; et puisqu'ils empruntent sans nécessité, osons emprunter, nous, lorsqu'il y a urgence.

Nous avons un *fonds consolidé* qui nous est propre. Qu'est-il nécessaire de se casser la tête pour y substituer un fonds général, ou tout autre fonds?...

Lorsque l'on ne reprochera à nos hommes de lettres que l'emploi de certains idiotismes propres à nos institutions locales, et qu'on trouvera chez eux un style élégant, harmonieux, une phrase correcte, selon le génie de la langue, nous ne serons pas éloignés d'avoir une littérature à nous; et les Parisiens, tout les premiers, viendront nous emprunter nos néologismes.

PASCAL POIRIER.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 11 mars 1880.

Qui eût dit, il y a un siècle, que l'Isthme de Panama tiendrait une place aussi considérable dans les préoccupations politiques et commerciales de ce continent?

Pendant que le Canada et la Nouvelle-Angleterre se couvraient de villes opulentes, cet espace, étranglé entre deux océans, était à peine indiqué sur la carte, et, si on le connaissait, ce n'était que par le bouleversement de son sol et l'insalubrité de son climat. Aujourd'hui, tout est changé, la moins intéressante des républiques attire les regards des nations; on s'intéresse à ses habitants; on arpente ses déserts; on cube ses rochers; on sonde ses rivières.

M. de Lesseps a donné la vie à cette nature inerte: où il ne mugissait qu'un torrent, lui, il fera passer le commerce des cinq parties du monde.

Grâce à lui, ce pays presque inculte, abandonné aux crocodiles, va devenir le noyau d'une vaste agglomération humaine, les Cordilières s'abaisseront, le Chayres lui-même, si tortueux, deviendra doux comme un lac suisse, et les tremblements de terre—s'ils tremblent encore—ne frémiront que devant l'audace de M. de Lesseps.

* *

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, dit le vieux proverbe; ayant beaucoup vu le grand pourfendeur d'isthmes et

presque vécu dans son intimité pendant plusieurs jours, j'ai senti mes facultés changer de direction; peu à peu ma plume s'est transformée en compas; au lieu d'aligner des périodes fleuries, je me suis surpris à entasser des chiffres à me déchirer le front avec des angles, des courbes, des diamètres, des cylindres... Enfin, après plusieurs jours de laborieuses recherches, mon cerveau surmené, halluciné, a enfanté—vous ne le devinez jamais—un tunnel!

* *

Je me disais: Longueuil est dans la tristesse, donnons lui une joie durable. Ce chemin de fer sur la glace n'est pas éternel; la débâcle va venir, trouvons un moyen d'unir à jamais Hochelaga et Longueuil, et le pays un jour me dressera une statue. Ferons-nous un pont? non! il coûterait trop cher, la navigation s'en plaindrait, et un beau jour la glace l'emporterait. Comment établir un moyen de communication permanent entre les deux rives du Saint-Laurent? Faisons un tunnel, me suis-je dit, et j'en ai fait le plan.

Ce n'est pas plus difficile que ça.

* *

TUNNEL SOUS PLURIAL ENTRE HOCHELAGA ET LONGUEUIL

Mon tunnel aura 6,000 pieds de long, décrira une courbe sous le lit du fleuve, et émergera du sol à environ 1,000 pieds de chacun des côtés de la rive. Il aura la forme d'un cylindre creux, sera construit en briques et ciment avec un diamètre de 15 pieds.

Ce long tube pourra donner passage à tous les véhicules possible, depuis la locomotive jusqu'à la voiture de foin; à toutes les espèces d'animaux, depuis le bœuf jusqu'à l'éléphant; enfin à tous les hommes, depuis l'habitant de Longueuil jusqu'au marquis de Lorne.

Les chiffres que je vais donner ne sont pas absolument définitifs; j'appelle même sur eux le jugement des hommes compétents. J'ai pensé que seulement pour la maçonnerie du tunnel qui, d'après mon plan, mesurera une superficie de 276,000 pieds, il ne serait pas trop d'y consacrer \$200,000.

La dépense la plus forte de l'œuvre principale sera le déplacement de près d'un million et demi de pieds cubes de terre! pour ce travail prodigieux, je pense que \$600,000 seraient suffisants.

En ajoutant \$100,000 pour le matériel du chemin de fer, et une autre pareille somme pour achat de terrains et constructions complémentaires, on arriverait ainsi au chiffre rond d'un million de piastres.

La somme est jolie, je l'avoue, mais aussi quel beau tunnel! quel admirable chemin de fer souterrain entre Hochelaga et Longueuil! Les Anglais de Toronto en creveraient de dépit! Montréal, et ceux qui y mettraient leur argent, en tireraient un profit colossal. Pour payer l'intérêt d'un million de piastres, et aussi les employés grands et petits de cette nouvelle administration, une recette annuelle de \$60,000 serait plus que suffisante.

Ce chiffre sera dépassé, j'en suis sûr; car cette nouvelle voie de communication développerait un commerce immense entre les deux rives du Saint-Laurent.

Je termine cet exposé en invitant les géomètres, les économistes et les capitalistes du Canada à étudier sérieusement cette question que je n'ai fait qu'indiquer.

Audaces fortuna juvat.

* *

Le message du président des États-Unis vient de paraître. Il ne fait qu'affirmer la doctrine Monroe. M. de Lesseps conserve sa liberté d'action; il vient d'exposer encore une fois le plan de son canal et ses moyens d'exécution. Il aura 45 milles de long, 50 verges de large, et coûtera \$168 millions. Il espère avoir terminé son œuvre dans six ans.

ANTHONY RALPH.